

BERTRAND PERRIER

# CHEMINS

*Les neuf voies du labyrinthe*

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :  
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de  
*euthena.com* qui ont permis à ce livre de  
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en  
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation  
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042529789

Dépôt légal : mai 2026

« Nous ne possédons rien d'autre que notre regard sur le monde, et ce regard, parfois, s'éclaire de lui-même. »  
Jules Supervielle

## AVANT-PROPOS

Ce recueil n'est pas un journal intime.

La poésie peut partir de soi – d'une douleur, d'un désir, d'un émerveillement – mais elle n'y reste pas. Ce qui l'intéresse, c'est la transmission : de l'individuel à l'universel, du vécu à ce qui peut être partagé.

*Chemins* n'est pas le récit d'une vie. C'est le fruit d'une longue attention portée au monde : aux visages croisés, aux destins entrevus, aux beautés soudaines et aux violences ordinaires qui composent la trame commune de l'existence. Certains poèmes naissent d'une expérience personnelle, d'autres d'une scène observée dans une rue, d'un fait divers qui n'en finissait pas de résonner, d'une vie dont on m'avait confié quelques fragments, d'un événement historique qui avait brusquement changé la lumière du monde.

Ce que la poésie fait de tout cela, c'est une transformation : elle prend le particulier et lui cherche une résonance plus large. Elle ne raconte pas, elle distille. Et dans cette distillation, l'auteur n'est plus tout à fait lui-même : il est devenu le passeur d'autre chose.

C'est pourquoi je vous invite à lire ce recueil sans chercher à y dénicher des échos autobiographiques. Les voix qui s'y expriment sont multiples, les situations souvent composites, les émotions parfois empruntées à des inconnus qui ne sauront jamais qu'un poème leur a été consacré. Ce qui compte n'est pas de savoir d'où vient chaque texte, mais ce qu'il fait en vous lorsque vous le lisez.

Le labyrinthe a plusieurs entrées. Choisissez la vôtre.

*Bertrand Perrier Orléans, 2026*

## PRÉFACE

Il est des textes qui s'écrivent dans l'élan, d'autres qui prennent forme lentement, à mesure qu'une organisation intérieure devient possible.

*Chemins – Les neuf voies du labyrinthe* s'inscrit dans ce second mouvement. Le livre ne s'est pas constitué d'un seul tenant : il s'est élaboré progressivement, par strates, au fil d'expériences, de lectures et de tentatives pour donner forme à ce qui, par nature, demeure discontinu.

Cette nécessité apparaît dès le prologue, qui en énonce les lignes de force :

« Écrire sans tricher, la vie, jusqu'à mourir »

Le vers ne définit pas un projet esthétique, mais une exigence. L'écriture est envisagée comme une confrontation directe avec l'expérience, dans ses dimensions les plus contrastées.

Cette exigence se déploie selon plusieurs registres, sans hiérarchie. L'écriture peut relever de la sensation :

« Écrire comme on respire de suaves parfums »

... comme d'une tentative de saisir ce qui échappe à toute prise :

« Écrire la vibration de la note parfaite

Suspendue dans l'éther en un pur tremblement »

Cette coexistence annonce l'un des principes du recueil : aucun domaine de l'expérience n'est isolé.

La structure du livre repose sur une contrainte régulière : neuf livres, chacun composé de neuf textes (poésie, prose, aphorismes). Le chiffre neuf n'organise pas seulement la composition ; il introduit une logique de cycle, faite de reprises, de transformations et de déplacements. Le recueil ne progresse pas en ligne droite : il revient, se modifie, se reconfigure.

Le mouvement n'est pas celui d'une résolution, mais d'un passage.

Ce partage entre cadre et instabilité se manifeste d'abord dans l'expérience individuelle. Ainsi, dans *DÉSIR*, le sujet est progressivement débordé par ce qu'il éprouve :

« Le désir froisse son cerveau

Où ne naît plus de pensée droite »

Le désir y apparaît comme une force de désorganisation, qui altère la pensée et conduit à une forme d'impasse.

Elle se prolonge ensuite dans le travail des motifs, comme dans *ROSE*, où une image initialement sensible se transforme en construction symbolique et sociale :

« Rose, ton déchirant appel excite l'aube »

... jusqu'à devenir une déchirure entre idéalisation et dégradation.

Mais le recueil ne s'arrête pas à l'exploration de l'intime ou du symbolique. Il s'ouvre également à une dimension collective et historique, où l'écriture se confronte à la violence du monde.

Le poème *CRI* marque à cet égard une rupture :

« L'espoir était un miel fondant sous le napalm »

L'image associe une douceur initiale à une destruction radicale, et met en évidence le décalage entre les mots et les actes :

« Et vous brûliez pour la "démocratie", enfants ! »

Jusqu'au renversement final :

« Liberté trônera sur un charnier fumant »

Ce déplacement vers le collectif prolonge les déchirements déjà à l'œuvre à l'échelle individuelle.

L'ensemble ne se construit pas seulement par ses thèmes ou ses motifs. Il engage également une attention à la matière même du langage.

Dans *Sensualité*, le vers ne se contente pas de décrire une expérience ; il en reproduit le mouvement :

« Ô sentiments intenses de cet amant en transe

Deux mains sur ton corps dansent le dense élan fougueux »

Le jeu des reprises sonores (« intenses/transe/dansent/dense ») accompagne la dynamique du texte.

Cette continuité se prolonge dans l'enchaînement des actions :

« Me caresser, t'ouvrir. Se mélanger enfin,

Fondre et s'appartenir comme l'eau dans le vin »

Le sens se construit ici dans la progression rythmique autant que dans les images.

Cette attention à la musique du vers permet également d'introduire des formes de ralentissement et de reprise.

Le poème *JADIS* en propose une formulation apaisée :

« À l'heure où nous aurons brûlé nos derniers feux »

La distance temporelle modifie la perception de l'expérience. Celle-ci ne disparaît pas ; elle se transforme en souvenir :

« Encore fous des rires enfouis en nos mémoires »

Le rythme lui-même accompagne ce mouvement de décroissance :

« Le rêve finira lentement, lentement,

Je m'en irai heureux doucement, doucement »

La répétition installe une forme d'apaisement progressif.

La cohérence de l'ensemble ne se donne pas immédiatement. Elle se construit à travers ces déplacements, ces tensions, ces reprises.

C'est aussi l'une des fonctions des notes de lecture (en appendice).

Elles n'expliquent pas les textes ; elles en accompagnent la lecture. En isolant certains procédés, certains motifs, certaines variations, elles rendent perceptibles des correspondances qui ne s'imposent pas d'emblée.

Elles introduisent un second niveau d'attention, plus distancié, qui ne remplace pas le vécu du poème, mais le prolonge en l'éclairant.

Les livres ne proposent pas un parcours unique, mais une architecture ouverte. La contrainte du neuf en dessine les lignes sans en fixer les chemins.

Ce qui s'y joue n'est pas une progression vers une résolution, mais une série de traversées, dont aucune ne clôt définitivement la découverte.

Ainsi, l'objet de ce recueil n'est pas de conclure, ni de résoudre, mais il consiste à maintenir ouvert ce qui a été éprouvé ou observé, à en préserver les arcs, les crises, les traces, les résonances et à leur donner une forme partageable.

Peut-être est-ce là, finalement, la seule réponse possible à l'élan du prologue : non pas écrire pour dire une vérité mais écrire pour que rien de ce qui a été vécu ne soit tout à fait perdu.

Orléans, mars 2026  
Bertrand Perrier

## PROLOGUE ÉCRIRE

Écrire, intimes confidences, ô blanche feuille  
Amicale, j'ai tant à te dire de nous-mêmes  
Alors que rien ne vient sur ton corps qui recueille  
Des plus sublimes plumes les émouvants poèmes.

Écrire comme on respire de suaves parfums  
Au cou de blanc satin de nos primes amours  
Lorsque, tendres et chaleureux, comblés enfin,  
Se taisent nos émois à la pointe du jour.

Écrire la vibration de la note parfaite  
Suspendue dans l'éther en un pur tremblement,  
Née du souffle divin d'une bouche secrète,  
Offerte au cœur ému par cet enchantement.

Écrire sans tricher, la vie, jusqu'à mourir  
Et la joie de l'instant ne sera pas vécue  
En vain pour nos amis secoués par les rires  
Évacuant ainsi tous leurs soucis, vaincus.

Écrire le sort de ceux que l'on ne peut sauver,  
Vers qui l'on n'ose pas franchir le premier pas,  
Honteux de nos plaisirs, de nos panses gavées,  
Trop repus de nous-mêmes pour de justes combats.

Écrire en mots de sang le martyr des humains,  
La primale fêlure du cri de la naissance,  
Les sourds gémissements, le ventre sous les mains,  
Appuyées sur la mère transpercée de souffrance.

Écrire une prière pour le salut des siens  
Et la lancer au ciel que l'on ne peut atteindre,  
Supplier en un geste le Maître du destin  
Lorsque, sur nos aimés, le trépas vient à poindre.

Renaître purifié, libéré, pardonné,  
Prêt pour la vie rêvée, lavée des errements,  
Conquise enfin car rien ne nous sera donné,  
Sinon la conscience de nos déchirements.

Ce texte inaugural ne se contente pas d'annoncer le projet du recueil : il en définit la nécessité.

La répétition de l'anaphore « Écrire » structure le poème en une série de fonctions assignées à la parole poétique. Chaque strophe explore une modalité différente, intime, charnelle, musicale, morale, spirituelle, sans que l'une ne prenne le pas sur l'autre. Cette juxtaposition construit une conception extensive de l'écriture : elle ne sélectionne pas le réel, elle le traverse.

Le lexique associe constamment des registres opposés, le souffle et le sang, la prière et la honte, la naissance et la mort, ce qui empêche toute idéalisation du geste d'écrire. L'écriture est présentée comme un acte d'exposition plutôt que de maîtrise.

La progression du poème conduit à une forme de renversement : écrire ne transforme pas le monde, mais permet d'en soutenir l'expérience. La dernière strophe pose ainsi une exigence de lucidité, où la connaissance de nos plaies, de ce qui les cause et de ce qui les panse, tient lieu de seule forme d'accomplissement.

## LIVRE I – SENSATIONS

« Nous aurons des lits pleins d'odeurs légères. »

Charles Baudelaire, *La Mort des amants*

Il fallait bien commencer par le corps.

Non par provocation, mais par fidélité : c'est lui qui reçoit le monde en premier, avant la pensée, avant le jugement, avant les mots eux-mêmes. La sensation précède tout. Elle est la matière première de toute conscience et donc de toute poésie qui se veut honnête.

Ce premier livre s'ouvre sur cette évidence. Les neuf textes qui le composent ne cherchent pas à sublimer l'expérience sensible mais à la traverser pleinement, dans ce qu'elle a de plus intense et parfois de plus trouble. Le désir y est force de désorganisation autant que source de vie. La musique y devient cérémonie, presque sacrifice. L'amour impossible y installe le temps dans une suspension douloureuse. Et la nuit, toujours, y joue son rôle de révélateur.

La progression du livre n'est pas linéaire mais spiralée, comme le sont les émotions elles-mêmes. *CONCERT* ouvre sur une scène de violence et d'extase mêlées, où la performance musicale bascule en rituel sacrificiel : la foule, le cri, le silence final. *RÉVEIL* descend dans

l'intimité la plus charnelle, avec une langue qui n'esquive rien de la complexité du désir, à la fois recherché et subi, célébré et inquiétant. *ENVIE* resserre l'espace : plus de foule, plus de nuit collective, seulement un homme et l'absence d'une femme qui l'ignore, dans la mécanique cruelle d'un amour sans retour. *SONGE* déplace cette même tension vers l'onirique : l'écriture s'y fait plus fluide, plus glissante, épousant la logique du rêve qui abolit provisoirement les distances et les impossibles.

Avec *BAISER*, le livre atteint une forme d'accomplissement : la montée des quatrains, l'apaisement des tercets, le retour à la simplicité du geste tendre après l'intensité de l'union. *SIGNES* introduit alors une grammaire différente, qui exprime le non-dit par des gestes infraverbaux, cette communication silencieuse parfois plus explicite que les mots eux-mêmes. Puis *DÉSIR* bascule vers la tragédie : ce qui était force vitale devient trajectoire fatale et le poème se referme sur une chute qui reconfigure rétrospectivement tout ce qui précède.

*NOCTURNE* suspend le temps. Un homme veille sur une femme endormie, retenant son souffle, son désir, son élan et sa retenue y devient paradoxalement la forme la plus intense de sa présence. *MUSIQUE*, dernier texte du livre, opère une élévation : de l'expérience charnelle vers quelque chose de plus intérieur, de plus immatériel. La note parfaite suspendue dans l'éther rejoint le souffle divin du prologue et prépare, par ce déplacement vers l'invisible, l'entrée dans le monde des couleurs qui suit.

Sur le plan formel, ce premier livre pose les fondations prosodiques du recueil : l'alexandrin y règne, tenu avec un sérieux qui n'exclut pas la liberté, les rimes croisées y installent un équilibre qui permet toutes les variations de ton. Mais la vraie musique du livre I est sonore autant que métrique : allitérations, reprises, échos internes font de chaque poème un objet à entendre autant qu'à lire.

Entrer dans *SENSATIONS*, c'est accepter de recevoir le monde par tous les sens à la fois. C'est le prix – et la promesse – de ce premier chemin.

## CONCERT

Stridentes fulgurances évoquant l'incendie,  
Il est incandescent de fureur électrique.  
Interdite, la foule se recueille et mendie  
Du barde flamboyant le rite magnétique.

Remous et tremblements agitent les visages  
Des disciples vaincus par ce déferlement,  
Lorsque le supplicé clame en un hurlement,  
Du fond de sa colère, le cœur de son message.

Instant privilégié où le dieu immolé  
Rend aux ferveurs païennes son divin sacrifice,  
D'une guitare en flamme, les notes affolées  
S'écoulaient telle une lave d'un bouillant orifice.

Son dernier cri poussé, un instant de silence,  
Imperceptiblement, sur les notes mourantes,  
Pose un calme soupir sur la macabre danse,  
Puis reprend le chemin vers la mort foudroyante.

Qui se souvient encore de ces chants d'impiété,  
Des couleurs et des feux projetés sur les scènes  
Où il clamait aux hommes sa fière liberté,  
Jusqu'au triste moment de sa fin trop soudaine ?

## RÉVEIL

Nappées de songes mobiles,  
Les amours matinales  
Aux caresses subtiles,  
Filantes sorcières astrales  
Que sont tes mains habiles  
M'entraînent au fond du Mal.

Des ombres incertaines hantent le rêve trivial.  
Mouvances irréelles, douceurs audacieuses,  
Le soupir de plaisir s'achève dans un râle  
Quand se gave de sève ton envie ravageuse.

Écrin de volupté aux sordides jouissances,  
Ta bouche humide et rose, lèvres gonflées de sang,  
Me goûte bruyamment et fait gicler mes sens :  
De mon ventre extatique saigne un flot bouillonnant.

Chaudes palpitations de ta féminité  
D'où sourd le suc acide que je m'apprête à boire,  
Enfoui dans la soie de ton intimité :  
Alors ta mélopée naît de cette victoire.

Blottis dans le cocon de nos corps parfumés,  
À peine satisfaits des vices accomplis,  
L'envie nous envahit et nos peaux allumées  
Flambent à l'unisson dans leurs secrets replis.